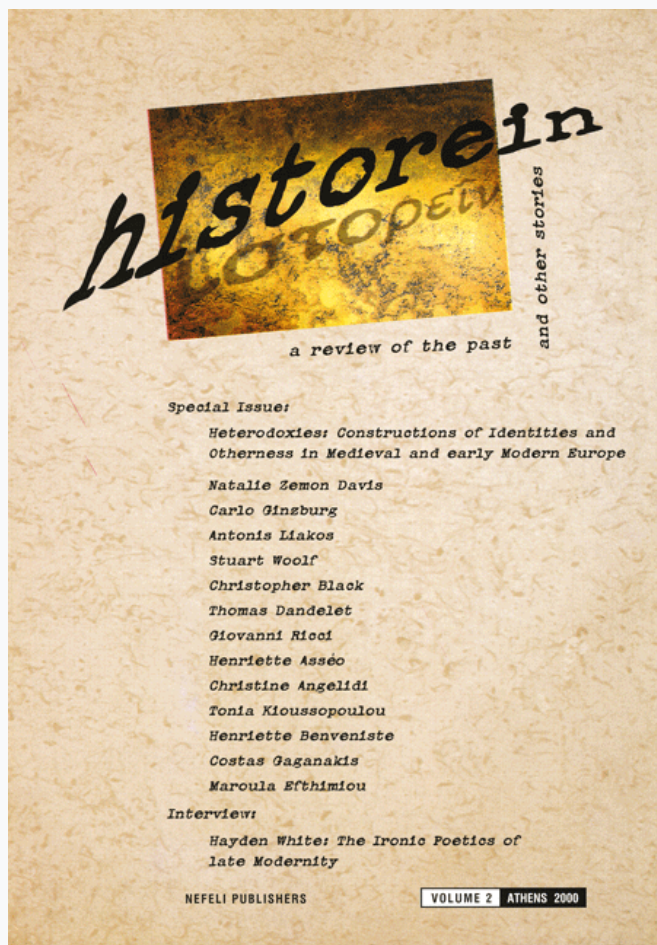


## Historein

Vol 2 (2000)

Heterodoxies: Constructions of Identities and Otherness in Medieval and Early Modern Europe



### Identités byzantines

Tonia Kioussopoulou

doi: [10.12681/historein.118](https://doi.org/10.12681/historein.118)

Copyright © 2012, Tonia Kioussopoulou



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

### To cite this article:

Kioussopoulou, T. (2001). Identités byzantines. *Historein*, 2, 135–142. <https://doi.org/10.12681/historein.118>

# *Identités byzantines*

**Tonia Kioussopoulou**

Il est bien connu que les termes Byzance et byzantin sont apparus au XVII<sup>e</sup> siècle pour désigner la partie orientale de l' empire romain et son histoire. A partir du XVII<sup>e</sup> siècle des centaines d' érudits se sont consacrés à la découverte des spécificités de Byzance et des fleuves d'encre ont coulé afin de les décrire. Quant à nous, dès le début de l' historiographie grecque le problème semble être résolu, puisque Byzance était toujours un état grec et les byzantins des vrais héliènes. Je trouve inutile de répéter ici les arguments nationalistes et de commenter encore une fois pourquoi Byzance demeure jusqu' à nos jours un' sujet apte à des multiples exploitations idéologiques.

Je dirais seulement que de telles certitudes renvoient aux époques qui permettaient aux historiens d'être heureux. Aujourd' hui il n' y a pas de place, même pour l' historiographie traditionnelle, se pose elle aussi, à sa manière, des questions sur les éléments que les byzantins eux-même choisissaient pour se distinguer des autres, à savoir les éléments composants, à chaque période de leur histoire, leur identité. Mon exposé tient à rappeler certains des éléments que les byzantins présentaient pendant l' époque des Paléologues (XIII<sup>e</sup>- XV<sup>e</sup> siècles) pour se reconnaître.

Notre connaissance de Byzance, acquise jusqu' à présent, nous oblige à parler des identités collectives, et non pas d' une seule identité byzantine. Et pour cause: En premier lieu, Byzance, malgré sa limitation territoriale, reste toujours un empire et l' idéologie impériale ne cesse de survivre. Deuxièmement, les textes nous montrent clairement que la façon dont les byzantins se concevaient n'était pas unique pour tous.

Nous parlerons donc des identités, évidemment celles des intellectuels, qui cherchaient à se définir dans un monde qui changeait autour d'eux, à tous les niveaux.<sup>1</sup> L'état, qui les nourrissait, appauvri, ne pouvait plus mener une politique universelle. La supériorité des occidentaux tant dans la sphère économique que dans la sphère culturelle était incontestable. Mais le plus important, le fameux "ordre", sur lequel se basait pendant des siècles entiers la société byzantine, était menacé par l'apparition des couches nouvelles qui revendiquaient leur appartenance à cet ordre.<sup>2</sup> Ce sont sous de telles conditions et en se mêlant à des querelles souvent bavardes et ennuyeuses sur le dogme, l'union des églises, les idées philosophiques venues de l'Occident, que les intellectuels byzantins se minent en fait à exprimer qui ils étaient.

Dans ce qui va suivre, j'essaierai d'aborder cette discussion à travers la notion de partie, une notion qui était connue depuis les siècles précédents, mais prenant un contenu différent à l'époque tardive. A ce propos et en accord avec l'esprit d'un séminaire, tel que le nôtre, je voudrais commenter un texte significatif.

Le texte est écrit en 1411 par Manuel Chrysoloras sous la forme d'une lettre adressée au futur empereur Jean VIII, fils de Manuel Paléologue, pour qui Chrysoloras avait rempli les fonctions d'ambassadeur en Occident. Le discours est intitulé: «Σύγκρισις παλαιάς και νέας Ρώμης» (Comparaison entre la Ancienne et la Nouvelle Rome).<sup>3</sup> Il s'agit d'un texte rhétorique comportant les caractéristiques de la comparaison, écrit à l'époque où Chrysoloras s'est déjà converti au catholicisme et se rend à Rome en qualité d'acolyte du Pape.

La lettre laisse transparaître la riche personnalité d'un homme, qui s'exprime en sa double qualité: érudit byzantin—avec tout ce que cela sous-entend—et intellectuel humaniste qui s'éloigne peu à peu de Byzance. Cette dualité suffit à faire de Chrysoloras une figure particulièrement intéressante d'érudit des dernières années de l'empire.<sup>4</sup>

Dans le texte qui va nous occuper ici, Chrysoloras tente d'établir une comparaison entre Rome et Constantinople, afin de convaincre l'empereur que la Nouvelle Rome doit être sauvée. On comprend aisément les motifs qui l'animent dans la conjoncture qui précède de quelques années à peine la prise de Constantinople. Le message politique en est clair, même s'il n'est pas expressément formulé. Le salut de Constantinople passe nécessairement par une nouvelle approche du monde oriental et occidental, qui proviennent des mêmes origines. Et quoiqu'il en soit, il ne faut en aucun cas que l'empereur laisse Constantinople, leur "patrie", comme l'auteur le répète à plusieurs reprises, devenir comme Rome une ville au passé glorieux, mais au présent inexistant. Chrysoloras adopte une façon singulière d'exposer ses craintes concernant le risque d'une chute imminente de l'empire, une approche qui consiste à se baser sur deux villes dont le choix n'est naturellement pas dû au hasard: Rome et Constantinople, villes synonymes de l'idée de l'empire, symboles politiques dont l'auteur connaît bien la signification en raison de ses fonctions. Deux villes qui, de surcroît pour différentes raisons, lui sont familières. Constantinople est en effet sa ville natale, qu'il a quittée quelques années plus tôt et dont il se souvient encore

précisément. Nous connaissons l'image que présentait Constantinople à cette époque: elle était une ville dévastée et dépeuplée.<sup>5</sup> Rome qu' il vient de découvrir, l' impressionne par les vestiges remarquablement bien conservés de son passé. Il s' agit en réalité de deux villes en déclin marquées par des traces d' un passé glorieux. La comparaison ne peut donc porter que sur ce passé, et cela en premier lieu pour des raisons pragmatiques. Les marques de ce passé sont présents dans l' espace, visibles, et il est donc aisé pour Chrysoloras de les comparer.

Le thème principal de ce texte comprend la description de Rome et de Constantinople. Tout en décrivant les différents détails des deux villes, l' auteur procède à leur comparaison, pour aboutir à cette conclusion que la fille dépasse la mère, la Nouvelle Rome l' Ancienne. La comparaison en tant que telle ne nous concerne pour le moment que dans la mesure où la coexistence des traditions grecque et romaine, qui caractérise les deux villes, est liée au message politique du discours. Au contraire, nous nous attacherons à mieux cerner la façon dont l' auteur conçoit sa patrie, telle qu' elle émane de son texte. Autrement dit, la question essentielle à la quelle nous essaierons de répondre est la suivante: qu' est-ce qui constitue la partie dans l' esprit de cet homme qui se trouve à la charnière de deux mondes, et, par conséquent, en quoi reconnaît-on l' héritage médiéval byzantin et où voit-on se manifester l' innovation?

Parlant de Constantinople, la première chose que Chrysoloras note rapidement c' est le juste choix de son emplacement. Puis, après avoir repris les lieux communs concernant sa position stratégique, il pénètre à l' intérieur de la ville et procède à une description systématique. L' ordre dans lequel il cite les principaux endroits de la ville est particulièrement intéressant. Il parle en premier lieu des maisons et des églises; puis des rues et de leurs éléments décoratifs; ensuite des théâtres, des palais, des lieux d' exercice des soldats, des palestres, terrains de jeux athlétiques et des hippodromes; enfin des arsenaux, des aqueducs, des citernes à ciel ouvert, des égouts, des bains et des fontaines, des remparts.

A suivre l' ordre dans lequel l' auteur énumère et commente les principaux sites de la ville, nous avons l' impression qu' il s' agit d' un promeneur venant de la demeure où il loge pour explorer petit à petit la ville jusqu' à ses remparts. Or cet itinéraire ne correspond pas à des axes de communication réels coupant la ville. Il procède plutôt par cercles imaginaires définis par la fonction sociale de ces cites, partant de l' espace privé pour s' élargir à l' espace public. Les informations sont livrées comme si ce promeneur supposé découvrir peu à peu la ville, seul. La description de Constantinople, telle qu' il l' entreprend, reflète, je crois, un itinéraire collectif. L' homme médiéval quitte l' espace privé pour redécouvrir le public. La transformation progressive du rapport entre le privé et le public, entre l' espace privé et l' espace public, l' élargissement du public, influence en effet le regard de notre auteur sur sa ville natale. Il est évident, comme nous l' avons dit, que cette forte image de Constantinople ne correspond pas à la réalité de l' époque. Mais cela ne réduit aucunement son importance, ni la qualité du sens de l' espace organisé de la ville dont dispose Chrysoloras.

Ensuite le promeneur Chrysoloras découvre les monuments de la ville. Dans son esprit ces monuments, qu' il décrit un à un en détail, rappellent "les anciens" et sont en même temps utiles aux contemporains, car ils fournissent l' "autopsie" de tout un passé et surtout ils confirment que les villes meurent aussi, autrement dit que leur puissance n'est pas sans fin. C' est là une réalité que Chrysoloras ne peut ignorer, d' autant qu' à son époque Constantinople n' est plus la Ville Reine d' antan.

La ville est par définition un ensemble des monuments, des bâtiments qui sont porteurs de la mémoire collective. Mais une ville change et la question est de savoir lesquels de ces monuments sont considérés comme tels par les différentes sociétés qui se succèdent et quelle signification celles-ci leur donnent. Chrysoloras ne fait guère preuve d' originalité dans le choix des bâtiments qu' il considère comme des monuments. Ceux qu' il élit sont en réalité ceux qui déterminent Constantinople quasiment depuis qu' elle existe. Cependant il est important de constater que tous les bâtiments qu' il cite subsistent à l' époque où il écrit. Lui-même ne manque pas de souligner qu' il parle de ce dont il se souvient avoir vu avant de partir. Il a donc vu ces monuments de ses yeux en se promenant dans Constantinople, ou bien il pense que leur mention donne du poids à son texte. Il est aussi important de constater que tous les bâtiments cités rappellent la gloire impériale de la ville.

Parlant de Rome, Chrysoloras en souligne d'abord la "richesse, la multitude, la fierté, l' élégance et le luxe", qui la caractérisaient et qui émanent encore de ses vestiges. Et dans l' ordre où Chrysoloras les mentionne, ces vestiges qu' il a sous les yeux sont ceux d' aqueducs, de remparts, de galeries, de palais, de salles de conseil, de bains, d' une foule de théâtres et de temples, de sanctuaires, de colonnes honorifiques "de ces hommes illustres de l' antiquité", d' arcs de triomphe, de représentations de combats, qui semblent être bien vivants comme s' il se passait devant lui en réalité. Il voit également des bâtiments datant de l' histoire récente de Rome, des églises et des sources sacrées, dont la plus prestigieuse est l' église de saint Pierre. Il est évident que Chrysoloras s' y réfère comme si sa position l' y obligeait, afin d' insister sur le fait que Rome est le centre du monde catholique. Mais, il est tout aussi évident qu' il accorde plus d' attention aux vestiges antiques qu' il décrit d' ailleurs de manière plus exhaustive.

Nous constatons que Chrysoloras envisage Rome comme une ville-musée. Il observe les monuments, il les admire, mais il ne les mentionne sans aucun ordre ni unité dans l' espace. C' est exactement en s' y promenant qu' il revendique une attitude personnelle face à l' espace urbain et qu' il le dit clairement dans une autre de ses lettres, adressée à son cousin, tout en s' interrogeant sur ce qui lui arrive à l' heure de sa vieillesse. Il lui arrive en fait d' approcher la ville par curiosité et par l' amour de beau. Ce n' est bien entendu pas un hasard s' il parle en l' occurrence de Rome, ville qu' il vient de découvrir; une ville qui, également, depuis le XIIe siècle du mois émeut les érudits d' Europe par ses monuments.<sup>6</sup> Il devient ainsi un voyageur dans la ville qui observe l' espace organisé environnant par pur plaisir. Du reste, la façon dont il envisage

Rome et ses bâtiments témoignent de l'importance qu'acquiert de nouveau à ses yeux le monument en tant qu'œuvre d'art—puisqu'il commente la beauté des statues de Phidias et de Praxitèle et exprime son admiration pour les inscriptions en langue grecque qui l'entourent.

Contrairement à Rome qu'il envisage comme un musée, à en juger par les éléments qu'il choisit d'en présenter, il donne de Constantinople une impression ambiguë: Constantinople apparaît comme une ville morte-vivante. Son but est d'ailleurs de faire revivre sa gloire passée, comme il l'expose dans l'épilogue de sa lettre, en y ajoutant la notion de ville-patrie qu'est pour lui Constantinople.

Chrysoloras fait du paysage urbain le protagoniste de son récit. Il lui confère en effet une existence propre et explique ce qui le rend différent d'autres formes d'établissement. Dans les deux cas, celui de Rome et celui de Constantinople, il envisage la ville comme un tout cohérent et son regard s'arrête sur des sites dont la combinaison constitue le tissu urbain. Dans les deux cas il s'attache surtout à mettre en valeur la face publique de la ville. Dans son esprit le caractère urbain de la ville qu'il décrit est étroitement lié à la sphère publique et à ce qui la constitue. Il ne met guère en évidence cette dimension de l'espace urbain qui est liée à la religion, ce qui n'est pas un détail si l'on tient compte du fait que le grand nombre des bâtiments cultuels constitue une des caractéristiques de la ville médiévale. S'agissant de Constantinople, il ne parle des églises que de façon vague, et même Sainte Sophie, qu'il décrit pourtant en détail, n'a pas un caractère exclusivement religieux. Du reste, les bâtiments considérés comme monuments sont pour la plupart des vestiges séculiers.

Dans le texte de Chrysoloras, on ne voit nulle part se profiler le citoyen découvrant des joies nouvelles dans la vie urbaine. Non plus celui qui recherche une fonction politique autonome de la ville. Pour Chrysoloras, la ville est la patrie, mais en même temps elle est l'empire.<sup>7</sup> En conséquence de quoi, je pense que Chrysoloras ne se démarque pas de la tradition byzantine, du moins en ce qui concerne Constantinople. Nous avons par ailleurs constaté que pour lui les bâtiments sont des véhicules d'une mémoire politique, et plus précisément de la mémoire impériale, et que la physionomie de l'espace urbain en dépend largement. Toutefois, Constantinople n'est pas seulement pour lui en tant que patrie, le lieu qui l'a vu naître. La notion de patrie revêt pour lui des connotations culturelles qu'il cherche à reconnaître dans l'espace. Contrairement à ses ancêtres, les écrivains de "Patria" de Constantinople, qui au Xe siècle liaient les édifices profanes de Constantinople au futur de l'empire en leur attribuant des pouvoirs magiques<sup>8</sup>, Chrysoloras approche la ville natale sous un aspect historique. A la différence aussi des écrivains du XIIe siècle, qui cherchaient les vestiges des villes anciennes pour consolider leur connaissance de l'antiquité, et se lamentaient sur les ruines, Chrysoloras attribue aux monuments cités une énergie et une durée. La façon dont il vit l'espace urbain montre que nous avons affaire à un homme qui observe l'espace et le restitue dans son histoire, convaincu que l'histoire n'est pas une notion abstraite, mais une "autopsie", une autopsie du concret. C'est

pourquoi ce n' est plus le mythe ou la révélation, mais l' histoire en tant que connaissance et vécu, qui rompt l' unité de l' espace en introduisant la dimension du temps. La notion de ville, la notion d' urbanité, s' appuient donc sur celle d' histoire, qui dans ce cas prend le sens de la culture héritée, à proprement parler. Et c' est en cela, qu' à mon sens, il convient de voir une innovation dans la pensée de Chrysoloras. Innovation qui explique le fait que la ville devient finalement chez lui un élément de son identité, une patrie, bien davantage que l' empire.

On peut considérer que le texte de Chrysoloras, pour ce qui est de la description de Constantinople, s' inscrit parmi ceux qui à partir du XII<sup>e</sup> siècle, décrivent et exaltent plusieurs villes, petites et grandes. Si on le compare à eux, l' on constate qu' il contient un certain nombre de lieux communs qui sont propres au genre rhétorique des éloges, qui s' appellent des «εκφράσεις». La référence à la beauté de la ville renvoie du reste à une notion qui caractérise les éloges des villes dès une époque précoce. Dans les éloges de l' époque tardive, ce qui est d' ordinaire exalté c' est la physionomie contemporaine de la ville, souvent présentée dans un contexte historique où le rôle principal est cependant joué par son emplacement naturel, son arrière-pays et par conséquent les conditions naturelles de son développement économique.

Les éloges byzantines suivent les règles du genre rhétorique qui fleurissaient pendant l' antiquité. Cependant, malgré les lieux communs cités, ces textes révèlent un patriotisme de la ville.<sup>9</sup> En d' autres mots, ils témoignent d' un lien spécifique, que les habitants d' une ville développaient avec l' espace urbain. Étant donné qu' il s' agit d' un lien qui n' était pas inconnu chez les byzantins dès les époques précédentes, l' une des principales tâches de l' histoire sociale de Byzance serait de décrire et d' interpréter le contenu de ce patriotisme urbain au cours du temps. Dans l' état actuel de la recherche, on pourrait dire que jusqu' à la période que nous appelons mésobyzantine, la ville était conçue à travers le saint qui la protégeait, comme A. Konstantakopoulou l' a démontré d' une manière excellente en étudiant le cas de Thessalonique.<sup>10</sup> C' est seulement après le XII<sup>e</sup> siècle que le saint ne joue plus le même rôle d' intermédiaire entre la ville et ses habitants. À côté des textes des hommes d' église qui décrivaient la ville d' une façon surnaturelle, font leur apparition des textes qui décrivaient le paysage urbain, vu des “yeux corporels” de leurs écrivains. La conception de la ville change, puisque ses habitants l' observent dans ses dimensions réelles, l' admirent, l' aiment et y pensent souvent avec nostalgie.<sup>11</sup>

À fin de fermer la parenthèse, c' est sous de telles conditions que l' on rencontre de nouveau les éloges des villes byzantines. Bien que ces textes révèlent un sens de l' espace urbain différent du sens de Chrysoloras, il est important pour notre discussion de souligner qu' ils se basent eux aussi sur une notion de ville-patrie, qui ne se réfère plus au pays natal et qui n' a plus de connotations religieuses, comme auparavant. Au contraire cette ville-patrie a acquis un contenu clairement politique et séculier. La recherche d' une ville-patrie correspond évidemment au rôle important que les villes jouent à cette époque et plus particulièrement au fait majeur qu' elles constituent l' enjeu principal dans la confrontation des diverses couches sociales. Je trouve que

l' appropriation d' une ville en tant que patrie, attestée dans les textes de l' époque tardive, exprime l' angoisse de la classe dirigeante, de l' aristocratie, ou plutôt de l' une de ses patries de survivre, en tant que telle, dans cette confrontation.

C' est la même angoisse qui explique, à mon avis, la nécessité d' une prise de conscience ethnique. Ce n' est pas donc le fait du hasard si à cette époque les byzantins cherchent de plus en plus à redéfinir leur γένος. A cette époque d' ailleurs une des valeurs sociales les plus importantes est la descendance des ancêtres nobles, désignée par le même mot. Qu' il s' agisse de γένος των Ελλήνων, serait compréhensible. Je ne peux dire si c' est l' élément grec qui n' a jamais cessé d' être prépondérant par la force de sa culture dans la patrie orientale, comme N. Svoronos l' avait proposé<sup>12</sup>, ou si c' est un choix politique imposé après la prise de Constantinople par les Latins, comme d' autres chercheurs le suggèrent.<sup>13</sup> Il est sûr que l' hostilité envers les occidentaux dans certains milieux d' intellectuels ou la concurrence avec eux dans d' autres milieux était des facteurs décisifs pour que la langue et la culture élevées deviennent des composants d' une identité grecque. Cependant, les byzantins demeurent jusqu' à la fin des Romains et des chrétiens. En d' autres termes, l' élément politico-religieux détermine toujours l' identité byzantine.<sup>14</sup> C' est dans sa coexistence avec l' élément ethnique que nous constatons le changement. D' après P. Gounaridis, "l' acceptation de l' identité hellénique se fonde sur une identité complémentaire et externe, celle des Romains, qui à la frontière du politico-religieux tend à devenir elle-même une catégorie ethnique". De ce point de vue, la parole de Chrysoloras est intéressante : Constantinople est créée par les ethnies les plus sages et les plus fortes, des Romains et des Grecs, qui ont choisi sa place fortifiée pour diriger le monde entier.

En place de conclusion, j' aimerais faire allusion au grand duc Loukas Notaras. Il fut le premier conseiller de l' empereur pendant plus qu' un quart de siècle, il avait défendu l' union des Églises, dans l' espoir que, par ce moyen, la Chrétienté occidentale accepterait de secourir l' empire menacé par les turcs de plus était très lié aux intérêts italiens: non seulement il avait placé une patrie considérable de sa fortune dans la sécurité des banques italiennes, mais également il avait demandé et obtenu la protection génoise. Pourtant Notaras a pris des positions antilatines fortes. C' est lui qui, quelques jours avant la chute de Constantinople, a prononcé la fameuse phrase: "Mieux vaut voir régner à Constantinople, le turban des Turcs que la mitre des Latins".<sup>15</sup>

Notaras n' est pas un intellectuel : nous ne saurons jamais exactement ses convictions, comme pour la grande majorité de ses contemporains. Mais les fragments de sa biographie nous indiquent d' une façon, que je dirais plus explicite que les textes mentionnés en fait, la fluidité des identités choisies par un homme que nous appelons byzantin.

<sup>1</sup> I. Sevcenco, "Society and Intellectual Life in the Fourteenth Century", *Actes du XIVe Congrès International des Etudes Byzantines*, Bucarest, 1974, pp. 69-92 [= *Society and Intellectual Life in Late Byzantium*, n. 1, London, 1981].

<sup>2</sup> N. Oikonomides, *Hommes d' affaires grecs et latins à Constantinople (XIIIe- XVe siècles)*. Paris- Montréal, 1979. Voir aussi: Tonia Kioussoroulou, «Η στάση της Εκκλησίας απέναντι στους εμπόρους κατά την ύστερη βυζαντινή εποχή (14ος - 15ος αι.)», *Τα Ιστορικά*, 20 (1994), pp. 19-44.

<sup>3</sup> *Patrologia Graeca*, t. 156, col. 23- 54. Le texte est commenté par Tonia Kioussoroulou, "La ville chez Manuel Chrysoloras: Σύγκρισις Παλαιάς και Νέας Ρώμης", *Byzantinoslavica*, LIV (1998), 71-79, où se développent les principaux arguments présentés ici, concernant le lieu de Chrysoloras avec Constantinople.

<sup>4</sup> G. Dagron, "Manuel Chrysoloras: Constantinople ou Rome", *Byzantinische Forschungen*, 12 (1987), pp. 281-288.

<sup>5</sup> I. Djuric, "L' habitat constantinopolitain sous les Paléologues: les palais et les baraques", *Πρακτικά του Α' Διεθνούς Συμποσίου. Η καθημερινή ζωή στο Βυζάντιο. Τομές και συνέχειες στην ελληνιστική ρωμαϊκή παράδοση*, Athènes: Centre des Études Byzantines, 1989, pp. 733-752

<sup>6</sup> H. Bloch, "The New Fascination with Ancien Rome" in R. L. Benson- G. Constable (eds), *Renaissance and Renewal in the twelfth Century*. Cambridge Mass., 1982, pp. 615-636

<sup>7</sup> En ce qui concerne l' identification de Constantinople avec l' empire en tant qu' un trait spécifique de Byzance, voir P. Magdalino, "Hellenism and Nationalism in Byzantium", *Tradition and Transformation in Medieval Byzantium*. n. 13, London, 1991, pp. 7-8

<sup>8</sup> Les "Patria" sont des textes élaborés entre le VIIIe et le Xe siècle par des écrivains inconnus, qui décrivent la ville et ses monuments, en mêlant des légendes de fondation, des souvenirs locaux et des traditions écrites. Le texte est dans ce sens commenté par G. Dagron, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des "Patria"*. Paris, 1984. D' après Dagron, les "Patria" sont "la mémoire concrète et imaginative de la ville; concrète parce que fixée au sol et aux pierres; imaginative parce que apte aux élaborations les plus complexes à partir de quelque monumenta."

<sup>9</sup> Angelili Konstantakopoulou, *Βυζαντινή Θεσσαλονίκη. Χώρος και ιδεολογία*. Ioannina, 1996, pp. 267-268.

<sup>10</sup> *ibid.*, pp. 15-43.

<sup>11</sup> *ibid.*, pp. 43-94.

<sup>12</sup> N. Svoronos, «Η ελληνική ιδέα στη βυζαντινή αυτοκρατορία», *Ανάλεκτα Νεοελληνικής Ιστορίας και Ιστοριογραφίας*, Athènes, 1982, pp. 145-161.

<sup>13</sup> M. Angold, "Byzantine Nationalism and the Nicean Empire", *Byzantine et Modern Greek Studies*, 1 (1965), pp. 49-70.

<sup>14</sup> P. Gounaridis, "Grecs, Hellènes et Romains dans l' état de Nicée", *Αφιέρωμα στον Νίκο Σβορώνο*, I, Réthymno, 1986, pp. 248-257.

<sup>15</sup> Le cas de Notaras est, entre autres, commenté par N. Oikonomides, *Hommes d' affaires grecs et latins à Constantinople (XIIIe- XVe siècles)*. pp. 19-20. En ce qui concerne ses relations avec les génois, voir plus récemment K. -P. Matschke, "The Notaras Family and its Italian Connections", *Dumbarton Oaks Papers*, 49 (1995), pp. 59-72.